CONDITIONS DU JOURNAL

L'ABONNEMENT EST PAYABLE D'AVANCE

Edition quotidienne (par an) $4.00
Edition hebdomadaire " 1.00

Les annonces sont insérées aux taux —suivants :—

Par ligne	1ère insertion	0 10
"	Chaque insertion subséquente	0 05
"	Trois insertions par semaine	0 06
"	Deux " " "	0 07
"	Une " " "	0 08

Conditions spéciales pour annonces à —longs termes—

Réclames: 10 centins par ligne chaque —insertion—

SAMEDI 20 AVRIL 1889

La Chambre des Communes a commencé, jeudi, la discussion des résolutions relatives aux subventions à accorder aux compagnies de paquebots transocéaniques.

Cette discussion doit se continuer aujour d'hui.

Le projet de subventions à accorder aux chemins de fer qui a été déposé, mercredi, par Sir John A. Macdonald, ne comprend que le rappel d'un certain nombre de subventions déjà allouées et qui se sont trouvées perimées par suite d'inexécution des conditions dans le délai voulu.

Il parait certain que le gouvernement déposera, avant la fin de la session, un autre projet plus vaste et contenant l'allocation de subventions à toute une série d'entreprises nouvelles.

L'ouverture de la navigation sera cette année en avance de plus de quinze jours. C'est un avantage inappréciable pour le commerce. Le printemps a été magnifique et on affirme que la récolte des sucres a été le triple d'une année moyenne. Les semailles se feront de bonne heure, et il semble qu'on puisse compter sur une excellente récolte.

Buffalo Bill doit donner des représentations à Paris, pendant l'exposition universelle.

Son programme comportera des tableaux de l'insurrection du Nord-Ouest. Il a engagé dans sa troupe, Ambroise Lépine, Michel Dumais et d'autres chefs de la rebellion.

Ils doivent partir lundi pour Paris.

A L'ACADEMIE FRANCAISE

RÉCEPTION DE M. HENRY MEILHAC

La séance de réception de M. Henry Meilhac, à l'Académie française, a été l'une des plus brillantes qui aient eu lieu depuis longtemps. Labiche, loué par Meilhac, les deux maîtres de la scène comique ; et Meilhac apprécié par M. Jules Simon, un moraliste et un homme d'état en disponibilité, doublé d'un causeur charmant et de l'esprit le plus fin ! Quelle fête littéraire !

L'Académie est en veine avec ses récipiendaires. Ces derniers ont généralement le rôle ingrat ; et en voici deux, coup sur coup, M. Claretie et M. Meilhac qui font un excellent discours. Celui de M. Meilhac a été charmant d'un bout à l'autre, et tout plein d'une simplicité et d'un naturel allant jusqu'à la bonhomie, qu'on n'aurait pas attendu de cet esprit subtil et raffiné. Il a même donné du talent de Labiche, une idée assez juste et assez complète, aussi complète, du moins, qu'on pouvait l'espérer d'une nature d'esprit aussi dissemblable.

Labiche et Meilhac appartiennent, en effet, à deux écoles essentiellement différentes. Labiche est de la grande race, et Meilhac est de la petite, qui n'est pour cela ni sans charmes, ni sans une saveur exquise, trop exquise parfois ! Labiche procède de la pure veine gauloise, de la lignée de Mathurin Régnier, de Molière, de Regnard. Meilhac est, au XIXe siècle, l'héritier de Marivaux. Sauf la distance qu'il y a des grandes dames du XVIIe siècle aux *cocodettes* du second empire, ce journal essentiellement parisien qui s'appelle la *Vie Parisienne*, n'est autre que la résurrection du marivaudage, sous la forme appropriée aux mœurs du temps ; et le théâtre de Meilhac n'est autre chose que la *Vie parisienne* mise en dialogue, sous sa forme la plus fine et la plus acérée.

Il est toujours difficile de dire la place que la postérité fera à un contemporain. Toutefois, nous avons prononcé le nom de Molière, et nous croyons qu'il n'est pas déplacé en parlant de Labiche. Sans doute, ce dernier n'a eu, ni l'ampleur, ni la psychologie profonde et incomparablement humaine qui font de Molière un génie à part, et de la parenté de Shakespeare. Labiche a été, comme on l'a dit spirituellement l'autre jour, le Daumier du théâtre. Son théâtre est exclusivement bourgeois. En peignant les vices des bourgeois, c'est à tout prendre, les défauts et les vices de l'homme qu'il a dépeints, avec une petite déformation qui les rend plus comiques, mais aussi avec une étroitesse qui donne à son théâtre une physionomie un peu distincte de la grande comédie, non loin d'elle, sans doute, mais en dehors. Et puis le théâtre de Labiche manque de femmes et il se prive par là d'un élément essentiel à la peinture des mœurs.

Nous nous figurons néanmoins, que Labiche comptera parmi les classiques de la comédie française ; au-dessous de Molière, cela va sans dire, mais à un rang assez analogue à celui de Regnard. On pourrait dire de lui, avec un léger anachronisme, (car ses premiers succès datent de 1851,) qu'il a été, toute proportion gardée entre deux époques, le diminutif de Molière qu'il fallait pour représenter la société bourgeoise du règne de Louis-Philippe.

Il parait que le discours de M. Jules Simon a été un véritable triomphe. Il contient des passages exquis. C'est le vrai art académique ; une conversation toute pleine de la légèreté et de l'*humour* français ; une ironie répandue en flèches si fines, que c'est à peine si elles effleurent doucement l'auditoire. Nous craignons qu'en traversant l'océan, cette ironie n'ait perdu, à tant de distance de la coupole de l'Institut, un peu de la saveur toute spéciale qui en a fait le charme pour le public de la séance de réception.

M. Jules Simon, qui est un causeur éloquent, et un moraliste aimable a montré, l'autre jour, que la critique littéraire n'est pas son fait. Il n'a rien dit de Labiche, ce qui laisse à croire qu'il l'a peu goûté. Il a dit de fort jolies choses sur M. Meilhac, mais on dirait qu'il n'a pas aperçu que M. Meilhac représente toute une période de l'histoire de l'esprit français au XIXe siècle, toute la maladie de la société française contemporaine. Quelles belles échappées, ce sujet eût fourni, à un généralisateur comme M Renan. M. Jules Simon est passé à côté de cette grande question ; et ce qu'il a dit de la *Belle Hélène* et de la *Grande Duchesse* laisse presque à craindre qu'il ne soit passé à côté sans l'apercevoir.

DISCOURS DE M. HENRY MEILHAC.

Après les compliments d'usage, M. Meilhac a commencé en ces termes l'éloge de son prédécesseur :

Eugène Labiche est né à Paris le 6 mai 1815. Il était de famille bourgeoise. On rencontre en France deux sortes de bourgeois. L'un, qui est l'éternel honneur de la race gauloise, grand, élancé, robuste, le visage ouvert, regardant les gens bien en face, d'un air passablement railleur ; un peu rebelle à l'enthousiasme, c'est là son principal défaut, fort disposé à nier le rêve, parce qu'il a l'habitude de bien dormir, ennemi de toute exagération, n'aimant rien au monde autant que le sens commun et trouvant, sans effort, pour défendre ce qu'il aime, des mots simples et francs qui font éclater le rire sur les lèvres de tous ceux qui les entendent, de ces mots qui forçaient la vieille Laforet à se tenir les côtes et à demander grâce. Rien, dans cette gaieté, qui sente l'apprêt et le travail ; il rit parceque les choses qu'il voit sont drôles, parce qu'il a assez d'esprit pour en apercevoir et en marquer la drôlerie, parce que cela l'amuse de rire, parce qu'il est bien portant, parce qu'il est heureux.

A côté de ce bourgeois superbe, il y en a un autre qui semble avoir été créé tout spécialement pour l'amusement du premier. Il est naif, celui-là, naif, fat et crédule, il est poltron aussi et fanfaron et taitillon, quelquefois étriqué, quelquefois épanoui, toujours ridicule, souvent grotesque, et naturellement amoureux de la niaiserie comme son grand confrère l'est du bon sens.

De ces deux bourgeois, l'un, celui qui rit, se nomme Eugène Labiche, l'autre, celui qui fait rire, s'appellera, par la volonté du premier, Célimare ou Perrichon ; ils devaient, un jour, se trouver l'un en face de l'autre, et, ce qu'il advint de cette rencontre, c'est tout justement, messieurs, ce que je vais avoir à vous dire.

Et M. Meilhac raconte comment Labiche n'a pas tout d'abord trouvé sa voie ; comment après avoir voyagé, après avoir cultivé les arts, après avoir fait œuvre de critique, l'idée lui vint en 1838 de créer un vaudeville puis un drame, l'*Avocat Loubet*, qui ne fut pas accepté au théâtre du Panthéon ; comment, de 1843 à 1851, il fut un auteur dramatique comme les autres, réussissant un peu plus souvent que les autres, voilà tout ; comment enfin le 14 août 1851 il donna au Palais-Royal, le *Chapeau de paille d'Italie*, et l'année suivante, le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*.

Après le *Chapeau de paille d'Italie*, après le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*, Labiche n'a plus à chercher sa voie, il l'a trouvé ; dans la première pièce, le rire éclatant, irrésistible, la fantaisie débordante s'arrêtant net au point où elle va tomber dans l'extravagance, mais ne s'arrêtant que là. Dans la seconde pièce, quelque chose de mieux, le petit grain de vérité et de sagesse, sans lequel il n'y a pas d'œuvre qui mérite de durer. Labiche, dès ce moment, est là, devant nous, armé de toutes ses armes ; nous l'avons tout entier. Ces deux bourgeois dont je vous parlais, le bourgeois qui rit et le bourgeois qui fait rire, se sont enfin rencontrés et ne se quitteront plus.

Cependant, l'histoire des premières infortunes de l'*Avocat Loubet*, est toujours drôle, et mérite que nous revenions un peu en arrière pour la raconter avec M. Meilhac.

L'anecdote a été racontée bien souvent ; il m'est cependant impossible de ne pas la raconter à mon tour. L'*Avocat Loubet* fut présenté au théâtre du Panthéon. Il y avait un directeur au théâtre du Panthéon, comme il y en avait un dans tous les théâtres ; il y avait aussi un comité de lecture, ce qui est plus rare, un comité de lecture composé de quatre ou cinq personnes. Le directeur était chapelier, quand il ne s'amusait pas à être directeur ; les quatre ou cinq membres du comité de lecture étaient également chapeliers ; le directeur avait choisi parmi les siens. Ce fut devant ce comité, présidé par ce directeur, que Labiche fut invité à lire sa pièce ; il entra, salua, mit son chapeau sur la table, s'assit, toussa et commença la lecture. Vers le milieu du premier acte, son voisin, un des membres du comité, prit négligemment le chapeau du lecteur, regarda la coiffe, fit la grimace et passa le chapeau à un autre chapelier ; même regard dans la coiffe et même grimace. De main en main, le chapeau fit ainsi le tour de la table ; il finit son tour, au moment même où Labiche achevait son acte. On lui déclara qu'il était inutile d'aller plus loin et que sa pièce était refusée. Labiche n'insistait pas : il avait compris. Le directeur, ainsi que les membres du comité, étaient des chapeliers de la rive gauche. Labiche achetait ses chapeaux sur la rive droite : je vous ai dit qu'il avait de la fortune. Plus tard, ce chapelier tomba, le théâtre du Panthéon eut un autre directeur. L'*Avocat Loubet* fut joué et reçu avec assez de succès ; il ne réussit pas seulement à Paris, il réussit en province. Labiche suivit sa pièce, ce fut sa première tournée... il regardait son nom sur les affiches, il écoutait les applaudissements, plus ou moins nourris, de tous ces publics divers, et ce fut sans doute le bruit de ces applaudissements intermittents qui, pendant quelques années encore, l'empêcha d'entendre la voix qui lui disait : "Laisse donc les gens qui ont vécu autrefois, regarde ceux qui vivent autour de toi, laisse-là les marquises, occupe-toi des chapeliers !"

Après le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*, M. Labiche, marche de succès en succès. Pendant seize ans, il fait la fortune du Palais-Royal, et il y attire tout le public qui a le goût du franc rire. C'est entre ces deux dates, de 1851 à 1877, qu'il publie cette suite de chefs d'œuvre du genre, qui s'appellent la *Grammaire*, le *Voyage de M. Perrichon*, la *Cagnotte*, *Célimare, le bien-aimé*, l'*Affaire de la rue de Lourcine*, etc.

Cependant, malgré tous ces succès, Ernest Labiche n'était pas apprécié à sa juste valeur ; il avait la possession d'état d'amuseur public ; ce que son œuvre contenait de grand art, était resté presqu'inaperçu à travers les rires des spéculateurs. Le public français a tant de peine à croire que le génie puisse exister en dehors de la solennité, et même sans l'accompagnement d'un peu d'ennui ! Il fallut qu'en 1878, Emile Augier décidât Labiche à publier son *Théâtre*, pour qu'une révélation se fit.

M. Meilhac, raconte en ces termes, cet incident capital de la vie de Labiche, qui le mena à l'Académie Française et qui lui assura, dans l'opinion du monde lettré, l'un des premiers rangs parmi nos auteurs comiques.

La dernière comédie de Labiche s'appelait la *Clé* ; elle fut donnée le 5 janvier 1877, et elle réussit. Labiche fut enchanté de ce succès, il était décidé à ne plus rien écrire, cette pièce une fois jouée, et il tenait à bien finir, "à laisser le public sur la bonne bouche. Le théâtre du Palais-Royal me regretera," disait-il. Et, en effet, le Palais-Royal le regretta, mais pas autant peut-être qu'il eût fallu ; tout en applaudissant, tout en croyant lui rendre justice et le mettre à sa vraie place, ni le public ni les gens de théâtre ne se doutaient de ce que c'était que Labiche, et Labiche lui-même le savait moins que personne.

Tout le monde allait bientôt le savoir, grâce à un confrère illustre, dont la constante amitié fut pour lui un juste sujet d'orgueil. Comment la chose se fit-elle ? Ce confrère l'a raconté, lui-même, dans la préface qu'il a écrite, en tête des œuvres de son ami. Il était chez Labiche, dans la propriété que celui-ci avait au Sologne. Un jour, un de ses fermiers mariant sa fille, le propriétaire du domaine proposa à son hôte de venir à la noce. Tout le monde n'aime pas les déjeuners qui durent quatre ou cinq heures ; l'ami de Labiche préféra garder la maison et passa la journée tout seul, dans la bibliothèque ; il ne s'y ennuya pas : il y avait là tout le *Théâtre* de Labiche.

J'imagine que, lorsqu'il commença de lire la première pièce, cet ami, tout ami qu'il fût, ne s'attendait pas au plaisir qu'il allait éprouver. Il devait croire, comme tout le monde, que la moitié du succès obtenu par ces jolis vaudevilles était due au jeu des artistes ; les artistes ne prétendaient pas le contraire, bien entendu, et la modestie de Labiche autorisait cette opinion : "Il ne faut pas se monter la tête, disait-il, tout dépend de l'acteur...." Donc l'ami de Labiche lut la première pièce....puis il en lut une seconde, puis une troisième, et puis, et puis.... Et quand Labiche rentra, j'imagine que son ami dut le regarder autrement qu'il ne l'avait regardé au départ. L'affection n'avait pas grandi, elle ne pouvait pas grandir, mais l'admiration était venue. "Qu'est-ce que vous me disiez donc, lui cria-t-il, qu'est-ce que vous me disiez donc que vous n'étiez qu'un amuseur ? Vous êtes un maître, et l'un des plus grands qui aient jamais existé !"

—Sortez, monsieur, dit Labiche.

Mais l'ami ne sortit pas, et quoi qu'il en eût, il fallut bien que Labiche se laissât persuader qu'il était, en effet, un maître. La chose n'alla pas toute seule, au moins ; il se débattit, résista, mais l'ami était tenace, il était éloquent, et le résultat de cette bataille fut que l'auteur de *Célimare* et de *Perrichon* consentit à laisser publier son théâtre.

On commença de le publier en 1878, on acheva en 1879. Dire que ce fut une révélation ne serait pas assez dire, ce fut une explosion ! "Chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Molière," a dit Sainte-Beuve. Quand les dix volumes du *Théâtre* de Labiche eurent paru, l'on put dire hardiment : "Chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Labiche."

Ces dix volumes, tout le monde les dévora, et, pour le coup, on sut ce que c'était que Labiche. Le front de l'auteur comique avait enfin brisé le masque un peu étroit du vaudevilliste. Au travers de ces plaisanteries à outrance, on vit ce qu'il y avait d'observation juste et de vérité profonde. L'acclamation fut spontanée, universelle, et les directeurs de théâtre ne furent pas les derniers à prendre leur part de l'enthousiasme général ; ils pouvaient, maintenant, défier la fortune ; le jour où elle fera mine de les traiter mal, ils auraient qu'à puiser, au hasard, dans cet inépuisable répertoire, et la fortune redeviendrait clémente. Toutes les pièces de Labiche que l'on jouait paraissaient nouvelles. Elles ne n'étaient pas, cependant : c'étaient les mêmes. Mais on les écoutait mieux, on les entendait mieux : le premier directeur qui devina ce mouvement reprit le *Voyage de Monsieur Perrichon* et gagna des sommes énormes : certainement *Perrichon*, le jour où il fut joué pour la première fois, avait été applaudi, applaudi à tout rompre, mais enfin, au bout de quelque temps, il avait fallu soutenir le succès, ajouter sur l'affiche une autre pièce. Cela n'était plus nécessaire. *Perrichon* fut joué tout seul, et joué devant des salles comblés.

DISCOURS DE M. JULES SIMON

La réponse de M. Jules Simon est consacrée toute entière à l'étude du théâtre de M. Meilhac, et aux considérations diverses que l'illustre académicien a cru devoir introduire dans son sujet.

J'ai tâché de faire un classement parmi vos ouvrages. C'est fort scabreux, parce que vous avez abordé tous les genres, excepté le genre ennuyeux. Dans *Froufrou* et dans *Fanny Lear*, vous avez côtoyé le drame. Vous nous auriez fait pleurer comme une autre, monsieur, si vous en aviez eu la fantaisie. Vous avez mieux aimé nous faire rire de nous-mêmes. Quelquesfois vous vous bornez à nous amuser. Si je dis, après avoir longtemps pâli sur vos cent pièces de théâtre, qu'il y a dans le tas quelques....bouffonneries, je suis sûr que vous allez vous fâcher. Que voulez-vous ? Je ne trouve pas d'autre nom à donner aux *Brigands*, au *Réveillon*, au *Photographe*, au *Brésilien*, à la *Vie parisienne*, *Tricoche et Cacolet*. Je ne me fâcherais pas à votre place. Je me souviendrais de *Monsieur de Pourceaugnac*, que Molière appelle une comédie quoiqu'il appelle ordinairement les choses par leur nom. Après tout, qu'est-ce qu'une parade ? C'est une pièce qui n'a d'autre prétention que de distraire et de faire rire. Si elle en a la prétention sans en avoir le mérite, tant pis pour elle, et tant pis pour nous. Mais si, en réalité, elle nous distrait et nous fait rire comme elle se l'est proposé, connaissez-vous, monsieur, un plus grand service à nous rendre dans les tristes temps que nous traversons ? Voyez, je vous prie, dans quelle détresse nous sommes ! Je n'aperçois que des ennuis de tous côtés. Allez dans le monde, vous serez accueilli par ces mots : Quel ministère ! Je ne parle pas de celui d'aujourd'hui, ni de celui d'hier ; pas même de celui de demain. C'est une habitude française, et tellement dans nos mœurs, qui m'est arrivé d'être reçu de la même façon quand c'était moi qui était le ministère. Encore une sottise aujourd'hui, dit un autre, on ne les compte plus. Je ne sais pas ce qu'ils feront demain, mais je sais que ce sera désastreux. Allez à vos affaires : à la Chambre, à la Bourse. Avez-vous vu les nouvelles de Berlin ? Et la récolte ? De plus en plus misérable. Plus de vins, plus de travail pour les ateliers. Je suis bien sûr qu'ici même, tout à l'heure, avant la séance, j'allais dire avant le lever du rideau, on n'a échangé que de noirs pressentiments. On dirait que la sociabilité consiste à se donner mutuellement de nouvelles raisons de trouver la vie insupportable. Mais on frappe les trois coups ; le rideau se lève sur un air d'Offenbach. Vos personnages entrent en scène. Adieu les soucis : deux mille personnes vont être heureuses pendant deux heures. Quel est le petit manteau bleu qui ait rendu autant de services à l'humanité ?

La plupart des critiques—j'ai lu aussi les critiques pendant que j'y étais—nous en avons à l'heure qu'il est, cinq ou six qui ont autant d'autorité que Geffroy, autant de savoir que Dussault, autant de verve joyeuse que Jules Janin : l'un est le bon sens en personne ; c'est par excellence un juge ; l'autre a le courage de dire sans restriction ce qu'il pense et ce qu'il sent, et de faire aimer le moi qui est haïssable ; l'autre connait les classiques comme un bénédictin et les coulisses comme un mondain ; j'ai lu des feuilletons qu'il aurait fallu lire ici le jour de votre réception, et qui auraient cent fois mieux valu que toute ma métaphysique ;—je dis que la plupart d'entre eux, en parlant de vos opérettes, témoignent un certain dédain, c'est trop dire : on ne voudrait pas manquer de respect à la *Grande-Duchesse*, ni même à la *Belle Hélène*. On regrette un peu qu'elles aient pris une si large place dans notre théâtre. J'avoue que je partage ce sentiment.

M. Jules Simon n'est partisan ni de l'opérette, ni de la parodie, et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons. Mais peut-être sera-t-on étonné d'apprendre, qu'en condamnant la *Belle Hélène*, il manifeste plus de goût pour cette autre pièce qui s'appelle la *Grande Duchesse*, laquelle les désastres de 1870-71 ont donné un caractère presqu'impie, et qui a sonné le glas de la décadence militaire de la France, devant les souverains étrangers, qui étaient venus pour assister à l'exposition de 1869.

Mais je ne mets pas toutes vos opérettes dans le même panier. Passe pour les *Brigands !* C'est une opérette qui est une opérette. Passe encore pour la *Belle Hélène* ! Je le dis avec le respect dû aux 504 représentations qu'elle a eues au théâtre des Variétés ; elle est bien amusante, mais avouez qu'elle n'est qu'amusante. C'est beaucoup : elle n'est que cela. Je ne lui reproche pas seulement, à celle-là, d'être une opérette ; je lui reproche de manquer de respect à une belle chose. Je ne ris pas toujours à mon aise en l'entendant, parce que je me demande si, au sortir de là, je retrouverai mes anciennes adorations. Vous me trouvez bien ridicule ? Je le suis, je veux l'être. Je sais bien qu'il y a Aristophane ; mais il y a le *Virgile travesti* et la *Pucelle*. Vous allez vous récrier ? Je me récrie aussi, et même je me rétracte. Je ne parle plus de la *Pucelle*, qui est un crime. Je me borne à dire d'une façon générale que je n'aime pas les parodies. Pardonnez-le-moi ! Il est si bon d'admirer ! Après le bonheur de croire, le bonheur d'admirer est le plus grand. Vous voyez mes hésitations sur la *Belle Hélène* : non pas sur la pièce, qui est faite à miracle, mais sur le genre.

Je parlerais tout autrement de la *Grande Duchesse*. Je m'aperçois, à la musique d'Offenbach, que c'est une opérette ; mais, dans cette opérette, il y a une comédie. Sans les avertissements de M. Renan, qui trouve qu'on prodigue trop le génie et qu'il faudrait ne vous pas mot pour deux ou trois grands auteurs, dont il sait les noms, je dirais que c'est une satire de premier ordre. La satire des cours ! Nous n'avons plus de cours en France, mais, par un curieux phénomène, nous avons encore des courtisans. Chaque sorte de domination a son genre d'obéissance approprié. On obéissait à Louis XV avec platitude, et on obéit à Robespierre avec fureur. La bêtise humaine trouve sa pâture sous tous les régimes.

Quand on y réfléchit la distinction de M. Simon se comprend. Il ne peut pas pardonner à l'auteur de la *Belle Hélène* d'avoir raillé Homère, et il pardonne à l'auteur de la *Grande Duchesse* d'avoir tourné en ridicule l'impératrice et les travers de la cour impériale. Seulement il oublie trop que c'est la France qui a été la plus raillée.

M. Jules Simon, est plus vrai dans l'éloge qu'il fait de *Frou-Frou*, le chef-d'œuvre dramatique de Meilhac, bien que peut-être, il n'aille pas jusqu'au fond de cette remarquable étude de mœurs.

Une autre de vos héroïnes est moins heureuse. Elle a trop joué avec le feu. Le feu l'a brûlée. Que vous l'avez rendue charmante, monsieur, la pauvre Froufrou, dans les premiers actes ! et que vous l'avez rendue émouvante dans le dernier ! C'est presque la seule fois que vous avez touché à la tragédie, et vous y avez touché en maître. Ce n'est rien de nouveau, *Froufrou* ! C'est une femme évaporée, très bonne au fond, qui a un moment de folie, qui en est punie cruellement et qui en meurt. Cela se retrouve partout, au théâtre, dans les romans et dans la vie. Mais cette pièce que tout le monde a faite, vous l'avez faite à votre façon, et elle ne ressemble à aucune autre. Vous restez simple, même dans la peinture de ces effroyables douleurs ; vous n'excusez pas la faute, vous ne l'atténuez pas ; et pourtant on l'aime, même après sa chute, cette femme coupable. On la plaint ; on fait comme Sarioris : on lui pardonne. Vous avez bien suivi le conseil d'un habile directeur de théâtre qui disait : "Le meilleur moyen de réussir est de présenter une idée courante sous une forme originale." Votre originalité, monsieur, consiste surtout à être vrai. Vous laissez à d'autres les surprises et les paradoxes. Vous vous contentez de suivre la nature, de la comprendre, de la fouiller dans ses profondeurs ; et c'est le secret du grand art.

Terminons par les sages conseils que M. Jules Simon, revenu à son métier de philosophe moraliste, adresse aux femmes françaises contemporaines.

On dit, avec raison, je crois, que tous les théâtres s'alimentent de notre théâtre. Vous en êtes, messieurs, justement fiers ; nous vous en sommes reconnaissants. On dit aussi quelquefois, croyant nous consoler, qu'un peuple qui amuse le monde est un peuple bien vivant. Ici je proteste.

C'est une supériorité, j'en conviens ; mais il semble, quand on parle ainsi, qu'on ne nous en reconnaisse pas d'autres. N'imitons pas nos ennemis qui s'empressent d'annoncer la fin de la grande nation. La question est de savoir comment on se relève. Nous nous relevons par tous les côtés. Je sais que notre théâtre n'a pas eu besoin de ce relever et qu'il est toujours resté au même degré de gloire. C'est sa grandeur.

J'aime cette royauté qui nous reste, à condition que nous ne soyons pas seulement de grands amuseurs, que nous soyons aussi de grands conseillers et de grands modèles. Je me souviens que la Grèce, après ses défaites, conservait l'empire des arts et de la mode. On étudiait sa langue ; on admirait ses grands génies du grand siècle. On rendait pleine justice à l'ingéniosité et aux grâces de leurs successeurs. On disait de ses artistes : *Sattavit et placuit*. Au temps de sa grandeur, elle ne se contentait pas de plaire, elle éclairait. Vous croyez peut-être que je vais vous demander de faire des leçons de morale ? Je ne suis pas si exigeant. Je crois à la puissance moralisatrice du beau, et il me suffit que vous fassiez des chefs-d'œuvre. Vous voudrez bien me pardonner, monsieur, en parlant à un de nos premiers auteurs dramatiques et devant tous les maîtres de la scène, de leur avoir dans ces derniers mots recommandé la Patrie.

Je ne sais pas, monsieur, si vous connaissez le demi-monde. Pour moi, je ne le connais que par la comédie célèbre, écrite par un homme de cœur et d'honneur, qui est un observateur profond et souvent cruel, et jouée à l'origine par une honnête femme, qui était une grande, une très grande artiste. Les femmes sont comme moi : elles ne connaissent que la comédie, mais où nous différons, c'est qu'elles brûlent de connaître le reste. C'est du moins un bruit qui court, à leur honte, et que je répète sans en garantir la vérité. On dit qu'elles veulent savoir ce qu'on fait dans cet autre monde, quelle vie on y mène, quelle langue on y parle, et par quels artifices on s'y rend irrésistible. Ce qui est avéré, c'est que, dans les ventes, le public honnête accourt en foule. Ces diamants n'auraient pas le même prix s'ils n'avaient pas servi à cet usage et ne sortaient pas de cette origine. On copie jusqu'à leur toilette. Ceux qui s'y connaissent assurent qu'il est difficile à présent de discerner Célimène de Ninon. C'est même, je crois, la différence essentielle entre l'ancienne bonne compagnie et la nouvelle. Les filles galantes n'étaient ni moins nombreuses ni moins courtisées, il y a cent ans ; elles étaient moins imitées.

Nos aïeules poussaient la prudence jusqu'à la pruderie ; et nos contemporaines poussent la bravoure jusqu'à la témérité. Les premières étaient ennuyeuses ; les autres sont inquiétantes. Mais non ; j'ai tort de parler ainsi. Je ne rétracte pas l'inquiétude, mais j'ai obéi à la mode en traitant dédaigneusement la pruderie. Je suis un peu de ce temps-là, ce n'est pas à moi de le calomnier. La preuve que les femmes étaient aimables, c'est qu'elles étaient entourées et fêtées dans les salons. Si les hommes les avaient quittées pour aller causer entre eux dans une pièce voisine pendant les trois quarts de la soirée, ils auraient passé pour des sauvages. Ces prudes avaient de l'esprit ; elles avaient des clartés de tout ; elles ne montraient de leur science que ce qu'il seyait d'en montrer, ayant assez de bons sens et d'esprit pour rester des femmes. Elles auraient cru ne plus l'être, si elles avaient oublié dans leurs façons et leur langage les lois de la décence. Elles y étaient aussi fidèles qu'aux lois de l'honneur : c'est ce qui rendait leur intimité si douce, quand enfin on était admis à y pénétrer. Jouaient-elles la comédie de l'innocence ? Non, vraiment, monsieur, il n'y avait point de comédie ; elles suivaient leur instinct naturel, qui est de se surveiller et de se contenir, par respect pour elles-mêmes, et d'augmenter le prix de leurs faveurs en les faisant rares. Elles exerçaient alors, par leur sévérité, une influence qu'elles ont un peu perdue par leurs concessions, et c'est peut-être nous, plus qu'elles-mêmes, qui avons à le déplorer.

TELEGRAMMES

Le general Boulanger est-t-il justifiable au senat ?

Le gouvernement Belge lui adresse un nouvel avis

LE PAPE RÉTABLI

La santé de l'impératrice d'Autriche et le voyage du shah de Perse

Le procès Boulanger au sénat

PARIS, 19—La commission du sénat a entendu, aujourd'hui, M. Cambon, ambassadeur de France à Madrid, sur ses démêlés avec le général Boulanger, à l'époque où M. Cambon était résident général à Tunis. Elle entendra, demain, le général Ferron, qui a succédé, comme ministre de la guerre, au général Boulanger, sur l'accusation relative à la dissipation des fonds secrets.

On dit qu'il se présente une difficulté assez grave. Il se pourrait que l'instruction réunisse à la charge du général Boulanger, les éléments d'un complot et que ce complot ne constitue pas, au point de vue légal, le crime d'attentat contre la sûreté de l'Etat. Dans ce cas, le sénat devrait se déclarer incompétent et renvoyer le procès à la cour d'assises, car il n'a jurridiction qu'en matière d'attentat.

Les recherches de l'instruction portent activement sur le temps où le général Boulanger était ministre de la guerre et commandant du corps d'armée à Clermont-Ferrand, et sur les incidents de la soirée de l'élection du président Carnot.

Boulanger en Belgique

BRUXELLES, 19—M. Bourée, ministre de France à Bruxelles, a adressé des représentations au gouvernement belge sur les agissements du général Boulanger, sans cependant demander expressément son expulsion.

Le gouvernement belge a décidé d'adresser au général Boulanger un second avertissement, d'avoir à respecter la neutralité belge ou à s'attendre à être obligé de quitter le pays.

Poursuite contre des journaux

PARIS, 19—Le gouverneur-général a décidé de poursuivre l'*Autorité*, la *Cocarde*, la *Gazette de France*, la *Presse*, l'*Intransigeant*, le *Gaulois* et divers autres journaux, pour outrages à la magistrature.

La santé du Pape

ROME, 19—Le pape a célébré la messe, hier, dans sa chapelle particulière et donné la communion aux fidèles. Sa santé paraît complètement rétablie.

L'impératrice d'Autriche

VIENNE, 19—La maladie mentale dont l'impératrice d'Autriche serait atteinte est de plus en plus confirmée.

Le shah de Perse

LONDRES, 19—Le shah de Perse arrivera à St. Petersbourg le 23 mai, pour rendre visite au czar. Il doit se rendre de là à Berlin et ensuite à l'exposition de Paris.

LES personnes désirant un bon habillement feront bien de venir visiter mon établissement avant d'aller ailleurs.
W. H. MARTIN,
No, 133 rue Spark

Drs. Potter & Kidd, 284, rue Wellington. 15j-1a

TOUJOURS EN MAGASIN,
TOUTES SORTES DE
SAUCISSES ET BOUDINS
En gros et en détail chez
CHARLES MICHON,
Etal No. 3, Marché By.

GRANDS ACHATS
DE :-: MODES

M. WOODCOCK, le fameux Modiste, 318 rue Wellington, a cru nécessaire de visiter les marchés étrangers pour en importer les dernières nouveautés dans les modes. Les dames qui ont besoin de nouvelles et belles marchandises, et pardessus tout des marchandises à bon marché, ne devront pas manquer de visiter le fameux magasin de modes.

318 RUE WELLINGTON
OTTAWA

CHEAPSIDE

Veuillez, s'il vous plait, venir profiter de notre vente à bon marché de
Nouveaux Dolmans
Nouveaux Pardessus
Nouveaux Gilets
Nouveaux Jersey
Cette Semaine

GANTS DE KID

La plupart des marchands prennent un profit aussi élevé sur les gants de Kid que sur les autres marchandises.

NOTRE GRAND SUCCES dans cette branche vient de ce que nous faisons une étude spéciale des gants. Nous les achetons en grande quantité des fabricants eux-mêmes, et nous les payons comptant.

Nous les marquons à un très petit profit, et nous en vendons vingt paires contre les autres marchands une. Conséquemment nous sommes plus que satisfaits.

DUPUIS & NOLIN

FAITES FAIRE VOS
PHOTOGRAPHIES
—EN—
COSTUMES :-: D'HIVER
Scènes appropriées. Tout de première classe
AU STUDIO DE
PITTAWAY & JARVIS
117 RUE SPARKS
Téléphone 361

L'HOTEL - CUSHING

UNE VISITE EST SOLLICITÉE. — UNE VISITE EST SOLLICITÉE.

M. Arthur Cushing, bien connu en cette ville par la manière habile avec laquelle il dirigea l'ancienne maison "Cushing" sur la rue Nicholas, vient d'ouvrir sur la rue Sussex un salon de première classe, où il tiendra toujours des **BOISSONS DE PREMIÈRE CLASSE — Toujours en mains des CIGARES de première marque.**
CUSHING & CO
No. 548 Rue Sussex.

REMEDE DE PINUS
POUR les HEMORROIDES
Marque de Commerce
Onguent PINUS
Pour les hémorroïdes internes ou externes. La guérison ne manque jamais de se produire après quelques applications.
SUPPOSITOIRE PINUS—Pour hémorroïdes avec écoulement interne de sang. Remède et prévent sûrs.
Un des principaux ingrédients de ce remède est la gomme pure du Pin blanc du nord.
Mis en boites séparées.
EN VENTE CHEZ LES PHARMACIENS
—PREPARE PAR—
Pinus Medical Co.,
Ottawa, Ontario.

COMPAGNIE D'ASSURANCE
—DU CANADA—
"CITIZENS"
FONDEE EN 1864
BUREAU PRINCIPAL : Edifice de la Compagnie d'Assurance "CITIZENS," 181 rue St. Jacques, Montréal.
DIRECTEURS :
Hon. J. J. C. Abbott, Sénateur, Président
Andrew Allan, Ecr., Vice-Président.
Robert Anderson, Ecr | Arthur Prevost, Ecr
Alp. Desjardins, M. P. | J. O. Gravel, Ecr.
H. Montagu Allan, Ecr.
William Smith, Ecr.
G. E. Hart, gérant général
CAPITAL SOUSCRIT — $1 000,800.00
Dépôt au gouvernement fédéral 122,840.00
G. W. SEGUIN, EDWARDS KING
Sous agent. Agent de ville.
27 RUE SPARKS, OTTAWA.

Hotel - Riendeau
Tenu sur le plan Européen et Américain.
64 RUE ST GABRIEL, MONTREAL
Cet hôtel offre au public voyageur tout le confort désirable. La table est toujours abondamment servie des primeurs de la saison, préparée par des cuisiniers français de premier ordre. Repas à toute heure.
On trouvera constamment à cet établissement de première classe des vins et liqueurs et cigares de choix. JOSEPH REINDEAU, Propriétaire.

CARTES PROFESSIONNELLES

M. J. GORMAN, LL.B.,
(Successeur de L. A. Olivier)
Avocat Solliciteur, Notaire, Etc.
—BUREAU—
Coin des Rues Rideau et Sussex
OTTAWA, ONT.
ARGENT A PRETER

BELCOURT & MACCRAKEN
Avocats, Procureurs, Notaires, Etc.
ONTARIO ET QUEBEC
Scottish Ontario Chambers, Ottawa, Ont.

O'GARA & REMON
AVOCATS, SOLLICITEURS, NOTAIRES, ETC.
Bloc Hay, rue Sparks, Ottawa, Ont.
PRES DE L'HOTEL RUSSELL
MARTIN O'GARA, C. R. E. P. REMON

Walker, McLean & Blanchet,
AVOCATS
Avoués, Solliciteurs, Agents